

L'ORDRE COSMIC

Ils sont trois, férus d'art contemporain et durs en affaires. Ils viennent d'ouvrir l'une des plus importantes galeries de Paris : la Cosmic galerie, 600 m² dans un hôtel particulier du Marais. Une dynamite sur une scène française bouillonnante mais trop timide côté capitaux privés.

Pour l'heure, une vingtaine d'ouvriers s'activent sur le chantier. On en croise à tous les étages de la très belle façade de cet hôtel particulier du Marais, ancienne entreprise de confection rachetée en novembre 2001 par un trio de trentenaires bien décidés à implanter là un nouvel espace dédié à l'art contemporain et à son marché florissant : la Cosmic galerie, nom révélateur d'un lieu qui se veut international, tant dans la programmation artistique que dans la clientèle de collectionneurs étrangers, mais un nom qui dit bien aussi le caractère ovni de cette entreprise, dans un milieu de l'art parisien peu habitué à voir débarquer d'un coup d'un seul une aussi puissante machine artistico-financière.

«Nous ne sommes pas des tontons flingueurs»: sourire aux lèvres, l'élégant triumvirat de la future Cosmic se veut rassurant plutôt que carnassier, convivial plutôt que capitaliste sauvage. Ensemble, ils évoquent leur refus de s'installer à Londres, ville trop chère, trop dure en affaires et où il est bien difficile de percer, affirment la dynamique économique que peut insuffler leur initiative sur une scène artistique française bouillonnante mais souvent accusée d'un trop faible marché privé, et démentent enfin les rumeurs qui courent à leur sujet avant ouverture. «On a déjà parlé de nous comme d'une galerie suisse, ou américaine, comme des petits-enfants de Matisse, et même comme une annexe de la fameuse galerie Gagosian de Londres.» Aux commandes du vaisseau Cosmic, on trouve donc l'Italienne Claudia Cargnel, formée dans la galerie Analix de Genève, Frédéric Bugada, plutôt fort en droit des affaires et déjà revenu du site Internet de net-art aujourd'hui en déroute, et l'entrepreneur Jean-Yves Hardy, principal investisseur, co-directeur d'une boîte de conseil en informatique et Internet qui a pris du volume et fait son entrée en Bourse. Mais pourquoi ouvrir une galerie, et ne pas se contenter de monter une collection, voire une fondation, plus propices à la défiscalisation? «Quand on aime les artistes et qu'on veut travailler avec eux, il vaut mieux être galeriste; quand on aime simplement les tableaux, il vaut mieux être collectionneur», répond avec un brin d'humour ce fortuné du Nasdaq qui ne débarque pas dans le milieu de l'art par pure philanthropie, mais aussi comme un chef d'entreprises décidé à manœuvrer entre art

et argent et à rentabiliser son investissement massif. Reste enfin la question du moment: entre un marché de l'art toujours aussi actif, et une Bourse qui n'en finit plus de fluctuer vers le bas, il n'est pas certain que la conjoncture choisie soit la meilleure. Pour certains, le moment est bienvenu et à la hausse. Pour d'autres, qui assistent au repli de certains acheteurs et craignent que l'arrivée de la Cosmic galerie ne participe à une surenchère sur les prix déjà élevés des œuvres d'art contemporain, il serait déjà trop tard. Suspense...

En attendant, le chantier sera fini pour l'ouverture festive du 26 octobre et l'exposition des peintures, projections sur objets et mosaïques monumentales de l'Anglais Mat Collishaw. Le tout sur une surface qui dépasse de loin nombre de galeries parisiennes: 600 m² d'exposition répartis sur deux niveaux, sous-sol et rez-de-chaussée agrémentés d'un jardin intérieur, d'un salon, de la librairie art-design-mode des éditions OFR qui leur apportent ici une caution branchée, sans oublier, au deuxième étage, 350 m² avec appartement privé, show-room et encore un luxueux studio où recevoir artistes et collectionneurs de passage... Autant dire que la Cosmic galerie affiche d'emblée son ambition et son format: installer à Paris une galerie à l'américaine, du type Barbara Gladstone à New York. C'est-à-dire capable non seulement d'exposer et de vendre à haut régime, mais aussi de produire à grands frais des œuvres d'artistes dont les moyens mis en œuvre, notamment dans le cas des films vidéo, atteignent aujourd'hui un coût de production digne de l'industrie du cinéma. «Nous avons acheté une star»: en février prochain, ils présenteront à Paris une performance et surtout le premier film de l'artiste italo-américaine Vanessa Beecroft, tourné en septembre dernier dans le château du comte de Metternich, à Vinsebeck en Allemagne. Une avant-première mondiale avec laquelle «les Cosmics» espèrent faire une entrée remarquée et fracassante dans le cercle réduit des majors de l'art contemporain. **J.-M. C.**

«Cosmic galerie», 76, rue de Turenne, 75003 Paris, tél. 01 42 71 72 73.
Internet: www.cosmicgalerie.com. Ouverture de la galerie avec l'exposition «Mat Collishaw», du 27 octobre au 7 décembre.

